

François-Michel DURAZZO
Professeur Agrégé de Lettres Classiques
Collège du Cèdre au Vésinet

La cause des enfants précoces, quand bien même elle excite la curiosité, voire un certain engouement, provoque souvent de l'antipathie. La précocité intellectuelle, considérée sous l'angle de l'« inégalité des esprits », pour reprendre l'expression de Descartes, et comprise comme une forme de supériorité, ne suscite pas la même adhésion que celle d'enfants en grande difficulté scolaire. Elle commence à intéresser, en revanche, dès qu'on met à jour les risques importants d'échec auxquels sont soumis, contre toute attente, ces élèves trop rapides et trop montrés du doigt, trop fréquemment en butte aux quolibets de leurs camarades, quand ce n'est pas de leurs maîtres mêmes. Au-delà de cette souffrance, de cette solitude pathétique, il y a tout simplement des enfants qui méritent de n'être pas laissés pour compte sous prétexte qu'ils semblent mieux armés que d'autres pour les études. Aussi convient-il de réfléchir à notre attitude vis-à-vis de l'enfance précoce, et de l'intelligence en général. Peut-être n'est-il pas inutile d'aller chercher du côté des représentations que nous avons héritées pour comprendre pourquoi la précocité intellectuelle provoque des réactions si passionnées et si contradictoires.

1.0. La perception de l'intelligence dans l'opinion.

La grande méfiance dont sont l'objet les tests de QI, surtout de la part de ceux qui en exagèrent les enjeux, le goût immodéré de l'égalitarisme, revendiquant, au prix de la légitime égalité des chances, une égalité de traitement pour tous les enfants, comme si l'Éducation Nationale devait se conduire en bon père de famille soucieux de ne pas faire de jaloux entre ses enfants, témoigne, semble-t-il, de l'ambivalence de nos représentations de l'intelligence.

L'idée de sélection est odieuse au pays des droits de l'homme, ce qui n'empêche nullement la floraison de tests censés mesurer les capacités intellectuelles et la personnalité, en vogue dans les cabinets de recrutement, les directions des relations humaines, les centres d'information et d'orientation et l'Armée.

1.1. *Acceptation et rejet de la notion d'élite.*

La mesure des capacités intellectuelles d'un groupe se fonderait sur la nécessité de mettre à jour une sorte d'élite, dans un objectif de rentabilité et d'efficacité. C'est celle-ci qui accède, par exemple, à l'issue des tests effectués lors des "trois jours" aux postes d'officiers aspirants. La sélection joue à plein aussi au sein de la société civile. Les grandes écoles l'assument, les cabinets de recrutement la pratiquent. L'intelligence des sujets qui ont passé brillamment ou non ces épreuves est reconnue, mais avant ? Avant, l'école offre une sorte de miroir inverse des réalités sociales qui lui succèdent. Elle affirme son rôle — et il faut lui savoir gré de ses louables intentions —, d'aider les plus défavorisés, de les former, de tenter en quelque sorte de remédier à un déficit souvent d'origine socioculturelle. Elle retarde le plus loin possible la sélection. Il ne faut donc pas s'étonner que le monde des enfants et des adolescents châtie impitoyablement l'excellence, parfois avec la bienveillante complicité du corps enseignant, chaque fois qu'elle est ressentie comme dominatrice. Pourtant — comment ne pas se rendre à la réalité ? —, le jeu des examens et des filières corrige ce comportement et la sélection dégage impitoyablement des élites.

1.2. *Le mythe de l'âge d'or*

Pourtant, le monde des enfants n'échappe pas aux relations qui structurent nos rapports sociaux. La démocratie indirecte accepte, par nature, que l'on délègue à quelques-uns le pouvoir de gouverner leurs concitoyens. Et elle semble entendre que les meilleurs d'entre elle se présentent à son suffrage. On n'est pas éloigné de l'idée platonicienne selon laquelle le pouvoir devrait être confié à ceux chez qui le *nous*, l'esprit est prépondérant par rapport au *thumos*, au cœur et à l'*épithumia*, le désir. Cependant, la société moderne repousse le plus tard possible au sortir de l'adolescence les conséquences de l'inégalité intellectuelle entre les individus. Le mythe de l'âge d'or, tel qu'on le trouve exprimé chez Hésiode¹, imagine une "enfance" de l'humanité exempte de tous les maux. Tous les individus y sont égaux, ne manquent de rien, tout appartient à tout le monde, il n'existe ni conflit ni maladie. Cette vie sans

¹ *Les Travaux et les jours.*

responsabilités sous le regard protecteur d'adultes divinisés est le fantasme qu'en parents justes et bienveillants nous continuons de nourrir pour nos enfants. Mais l'adolescence, comme apprentissage de cette imposture, découvre vite que la Société, en retardant les mécanismes de sélection, a agi sur les enfants comme un rouleau compresseur de toutes les différences. Le système éducatif tient donc des discours rassurants aux démunis et réprime l'excellence jugée tapageuse. Par esprit de justice, elle s'occupe des moins favorisés et laisse à l'abandon ceux qui semblent les plus doués, cette disgrâce faisant office de compensation à l'excessive générosité de la nature.

1.3. Ambivalence des représentations.

Cette ambivalence témoigne à la fois de la méfiance et de la fascination qu'exerce sur nous l'intelligence. Tout se passe comme si cette dernière, pour être acceptable, devait aller de paire avec une extrême modestie de manière à s'affranchir et à se laver d'un péché originel. L'enfant que ses dispositions intellectuelles affranchissent de la tutelle du maître est diabolisé. Vous me pardonneriez si je force un peu le trait, mais on pourrait se demander si l'enfant précoce n'est pas un petit Satan, un ange révolté contre son créateur et destiné à être déchu, précipité dans l'enfer de l'échec scolaire. En revanche, quand elle est drapée d'une vertueuse humilité, l'intelligence qui sait se faire oublier semble moins dangereuse, moins avide de pouvoir, moins susceptible de dominer et d'écraser autrui. Il n'est donc pas inutile d'interroger les représentations de l'intelligence à travers les mythes et l'histoire des idées.

2.0. De la difficulté d'une définition de l'intelligence.

Ce qui, d'emblée, peut paraître étonnant, c'est la résistance des représentations devant les travaux des chercheurs dans le domaine des neurosciences, et devant les progrès actuels dans le domaine de l'Intelligence Artificielle. Celle-ci qu'on l'on pourrait réduire, en simplifiant, à une série d'opérations logiques, est totalement dépourvue de volonté et ne peut assigner aucune fin aux calculs qu'on lui soumet. Enchaînée à la continuité du raisonnement à l'intérieur d'une séquence donnée, elle fonctionne comme un être privé d'expérience. Dans le domaine du jeu d'échecs, on a vu que les systèmes les plus performants

n'étaient pas à égalité avec l'esprit humain. On est donc amené à revenir à la fameuse distinction pascalienne entre « l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie ». Pascal pense qu'« il y a donc deux sortes d'esprits : l'une, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre, de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre amplitude d'esprit. Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être ample et faible² ». La pensée 670 précise : « Les géomètres qui ne sont que géomètres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et principes ; autrement ils sont faux et insupportables, car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. / Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusque dans les premiers principes des choses spéculatives et d'imagination qu'ils n'ont jamais vues dans le monde, et tout à fait hors d'usage.³ » Ce qui est frappant dans le postulat de Pascal et qu'on retrouve avant chez Avicenne⁴ qui distingue l'*ingenium* et la *subtilitas*, c'est la difficulté à donner une définition unitaire de l'intelligence. Or cette dernière comme faculté de discerner, applique à elle-même une distinction qui rejette d'un côté les opérations logiques plus facilement identifiables, et d'un autre l'activité de l'esprit la moins conceptualisable. Or, c'est précisément ce dont on ne peut doter aucun calculateur. Pascal l'avait bien senti, lorsqu'il décrivait sa machine arithmétique : « elle fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux ; mais elle ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux⁵ ».

Cependant, le caractère apparemment irréductible de l'intelligence, qu'on l'appelle *subtilitas*, pénétration d'esprit ou esprit de finesse, tient sans doute dans le fait que la volonté s'en mêle, et distingue l'homme de l'animal encore plus puissamment que ne le font ses capacités purement opératoires. L'homme attribue à l'objet une fin qui oriente son intellection, et il réactive les expériences imprimées dans sa mémoire pour tendre à cette fin plus efficacement. Ne peut-on ainsi supposer que

²Pascal, *Pensées*, Les dernières pensées mêlées, 669 dans l'édition de Philippe Sellier.

³Pascal, op. cit., 670.

⁴Philosophe arabe néo-platonicien (980 - 1037), *De anima*.

⁵Pascal, op. cit. 617.

le perfectionnement de l'intelligence humaine serait de l'ordre de la volonté ? Alain se risquera à dire dans ses *Propos sur l'éducation*⁶ que « chacun est juste aussi intelligent qu'il veut ». Si tel était le cas, la clé de l'inégalité des esprits ne serait ni héréditaire, ni génétique, mais environnementale, soit qu'on entende par environnement la civilisation et le contexte socioculturel, la famille, l'éducation soit qu'on l'identifie comme l'ensemble des expériences sensibles qui affectent l'inconscient.

2.1. La force du mythe du don.

Faute de pouvoir aller beaucoup plus loin, on est tenté de réhabiliter des conceptions anciennes. D'après Georges Gusdorf, « l'expulsion du mythe n'est pas définitive. Suivant un dynamisme fréquent dans la vie mentale, et dont la psychanalyse offre d'abondants exemples, l'élément censuré revient comme une mauvaise conscience, avec d'autant plus d'insistance que l'on a mis d'énergie à la repousser. Les succès même de la science ne peuvent pas faire illusion sur son incapacité à satisfaire pleinement l'exigence de l'homme.⁷ »

Or, les thèses qui opposent les partisans de l'inégalité naturelle des esprits et ceux qui affirment, avec Descartes que l'intelligence est « une faculté dont nous sommes tous équitablement pourvus⁸ » ne sont pas à armes égales. La plupart de nos représentations, une fois écartées les croyances en la métempsycose et en une vie intellectuelle de l'âme qui précéderait l'incarnation, vont dans le sens des thèses environmentalistes. On peut émettre de nombreuses hypothèses pour expliquer la supériorité intellectuelle d'un individu sur un autre : son milieu socioculturel, l'éducation, la transmission de valeurs, le désir, la volonté ou l'inconscient. Mais on aboutit à une aporie et on retrouve le mythe, dès que l'on tente de démontrer le caractère inné de l'inégalité des esprits.

2.2. L'intelligence comme don-qualité.

Bien avant Aristote qui, en parlant de l'esprit, du *nous*, lui reconnaît un

⁶ chapitre XXIV

⁷ *Mythe et métaphysique*, Le retour de la conscience mythique refoulée, (Flammarion, Champs, p. 245) Paris, 1984.

⁸ *Règles pour la direction de l'esprit*, I, AT X, 360.

caractère immortel et éternel⁹, en tant qu'il était « capable de produire toutes les choses » les systèmes religieux, et surtout ceux qui croyaient en une forme de métempsycose, attribuaient à l'esprit un caractère divin. C'est encore le cas par exemple en Afrique de l'Ouest, où un enfant surdoué est encore considéré, d'après les croyances populaires, comme un ancêtre réincarné. Ses qualités de pénétration lui confèrent le respect qui leur est dû. Toutefois, parmi les mythes de l'antiquité, celui qui pose le plus clairement le caractère divin de l'intelligence est le mythe de Sénosiris, fils du scribe Satni. Ce dernier manifeste, dès sa plus tendre enfance¹⁰, des progrès stupéfiants et ne tarde pas à étonner ses maîtres par sa sagesse, sa mémoire phénoménale et sa maîtrise des hiéroglyphes, jusqu'au jour où il se révèle être la réincarnation de Panishni, venu pour confondre les ennemis des Égyptiens. Les adultes, ses parents et le Pharaon témoignent une admiration mêlée de crainte et de respect pour Sénosiris. Sa précocité est source de surprise, mais jamais d'incrédulité, et on apprend à la fin du récit que la puissance intellectuelle de Sénosiris est liée non seulement au fait qu'il a conservé les connaissances de sa première vie, mais aussi à l'idée antique qu'avant la naissance, l'âme a eu accès au savoir. Ce qui frappe dans le mythe égyptien, c'est la mesure de la précocité : ses progrès physiques et intellectuels sont indiqués, de manière très moderne, en terme de comparaison par rapport à un âge donné.

Pour les peuples de l'Antiquité, l'inégalité était naturelle, les dieux se mêlaient d'assigner telle ou telle qualité aux hommes, l'intelligence était un don, elle faisait partie du lot, du *mèros* assigné à chacun. On trouve cette idée aussi bien à la fin de *La République* de Platon, que dans le *Timée*¹¹. Toutefois, la croyance dans le fait que l'âme a contemplé la Vérité avant de s'incarner n'est pas uniquement platonicienne. La littérature rabbinique fait aussi état d'une telle croyance : un ange pose, sur les lèvres de l'enfant qui va naître, son doigt pour lui enjoindre le silence sur ce qu'il a vu et plonger son âme dans l'oubli et lui laisse définitivement sa marque sur sa lèvre supérieure. Quoi qu'il en soit, l'idée selon laquelle l'intelligence est un "don" fait encore partie des

⁹« L'intellect est quelque chose de divin » *Ethique à Nicomaque*, X, 1177 b 26-30.

¹⁰*Contes et légendes de l'Égypte ancienne* (Nathan), le récit rapporté par Féron est tiré des mythes relevés par Maspéro.

¹¹*Timée*, 51e.

croyanances contemporaines, bien qu'on voie qu'elles s'appuient sur des idées religieuses et des mythes dépassés par les conceptions monothéistes.

2.3. *L'intelligence comme don-faculté.*

Le christianisme, à partir de saint Augustin, reprend la théorie du don, non pas comme qualité individuelle, mais comme faculté, trait distinctif de l'âme humaine¹², marque et preuve de la nature divine de l'homme, Elle est ce en quoi l'homme ressemble à son créateur, « Dieu étant l'intelligence suprême¹³ » et ce qui distingue fondamentalement l'homme de l'animal. Fait à l'image de Dieu, il témoigne de sa ressemblance à son modèle par cette faculté innée et partagée qu'est l'intelligence, c'est-à-dire le bon sens. Bossuet reprend cette conception dans son traité à l'usage du Dauphin, le fils de Louis XIV : « l'entendement est la lumière que Dieu nous a donnée.¹⁴ » Encore faut-il que l'illumination divine opère. Car tout se passe comme si quelque chose d'extérieur venait allumer la lampe de l'intelligence, faute de quoi elle serait vouée à l'obscurité de l'erreur. Nous l'avons vu chez Descartes, le fait que l'intelligence soit pour lui innée, n'induit pas pour autant l'inégalité des esprits. Le concept d'intelligence en tant que qualité particulière d'un individu, et non faculté humaine échue en partage à tous les hommes, ne prendra forme qu'au XVII^{ème} siècle.

L'inégalité platonicienne, qui tire sa cause de l'inégalité du lot, du don, *mèros* échue à la naissance à chaque individu, n'est pas compatible avec le christianisme. En effet, la pensée antique, du moins jusqu'à Platon, était holiste : elle ne posait pas l'individu au cœur des préoccupations divines et humaines, mais ne le connaissait qu'en tant que membre d'un groupe, d'une cité. La supériorité intellectuelle était toujours considérée comme une qualité donnée à un individu, mais dont la Société tout entière devait profiter, un cadeau fait à la communauté. Il faut imputer la naissance de la notion de personne, la naissance du moi à Socrate et la valeur qui lui est reconnue au Christianisme. Or, l'intérêt particulier que Dieu porte à l'homme, se traduit par la théorie augustinienne de l'illumination. Considérer que chaque être humain ne jouit pas à la naissance

¹²Cicéron, *De Natura deorum*, II, 133.

¹³Thomas d'Aquin, *Questions disputées sur la vérité*, XV.

¹⁴Bossuet, § XVIII, Ad usum Delphini.

exactement des mêmes facultés est donc incompatible avec la notion de personne prenant place dans le projet divin. Hegel note à ce sujet que « le christianisme a imposé que l'individu comme tel a une valeur infinie¹⁵ ». Il dit aussi : « La nature est le règne de l'inégalité et de la servitude ». Par conséquent, placer l'intelligence du côté de la matière, comme l'activité neurologique d'un cerveau, serait admettre l'inégalité des esprits. Or le dualisme chrétien, accepte bien l'inégalité naturelle des corps, mais pas celle des âmes qui ne sont pas de l'ordre de la nature.

3.1. L'inégalité est-elle d'ordre culturel et due à l'environnement ?

L'idée de l'égalité des esprits ne repose donc pas au départ sur un postulat matérialiste. L'enfant, « cire molle » que son éducation façonne, se trouve chez Descartes, mais appartient déjà au Moyen Âge et imprégnera les théories de l'éducation de Montaigne et Rabelais. Le fameux mot « mieux vaut une tête bien faite, qu'une tête bien pleine », laisse entendre que, chez l'enfant, l'intelligence n'est qu'à l'état d'ébauche, comme trait constitutif de la nature humaine. De fait, pour Descartes, « la nature humaine est entière en chacun de nous¹⁶ ». Aussi faut-il « travailler sérieusement à s'élever ». Dans ce cas, l'environnement, l'éducation seraient fortement responsables des différences entre les individus. Il est assez cocasse de noter au passage que le matérialisme marxiste trouve dans la pensée rationaliste chrétienne un puissant soutien, bien que l'intelligence n'attende plus de Dieu l'étincelle de la grâce qui viendrait l'activer. Toutefois, il y a bien là un postulat qui vise à faire de l'intelligence une faculté humaine qu'un élément extérieur viendrait stimuler. Pascal lui-même notait dans une pensée sur la gloire que « l'admiration gâte tout dès l'enfance. Ô que cela est bien dit, ô qu'il a bien fait, qu'il est sage, etc. les enfants de Port-Royal auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire tombent dans la nonchalance.¹⁷ » Voilà bien un exemple à ne pas suivre si on se donne pour projet de développer les facultés intellectuelles des enfants dont nous avons la charge.

3.2. De l'impossibilité de trancher la question de l'hérédité.

¹⁵ *Encyclopédie des sciences philosophiques*, § 535, Rem. p. 315.

¹⁶ Bossuet, op. cit.

¹⁷ Pacal, op. cit. Misère, 97.

La part importante et incontestable de l'environnement sur le développement des facultés cognitives de l'individu aveugle trop souvent les partisans de l'égalité biologique des cerveaux humains. Faute de pouvoir mesurer l'activité intellectuelle d'un fœtus, il semble plus prudent de ne pas conclure trop rapidement, si l'on ne veut pas retomber dans le mythe. On se gardera tout autant de déduire, de notre incapacité à expliquer le rôle exact de l'environnement interne ou externe, que le postulat héréditaire est fondé. C'est pourquoi les thèses américaines sur ce sujet, comme l'ouvrage tristement célèbre de R. Herrnstein et C. Murray¹⁸ qui prétend justifier les inégalités sociales par les inégalités du QI entre les différents groupes ethniques américains, sont inacceptables. Et pas seulement parce qu'elles choquent notre morale et notre conception unitaire de l'humanité, mais parce que, méthodologiquement, elles ne prennent pas sérieusement en compte la relation entre l'individu et son milieu. L'individu naît d'abord dans un milieu donné qui le façonne et le structure et non l'inverse.

3.3. Vider le débat de son contenu mythique.

Il faut tenter de sortir du débat acquis inné. Nous savons qu'au sein d'une même famille, il peut exister des différences de quotient intellectuel très grandes, nous savons aussi que l'environnement joue son rôle. Il en irait peut-être des capacités intellectuelles comme des qualités physiques. Elles pourraient exister virtuellement, sans qu'on les développe... Ce que nous savons, c'est que l'humanité est perfectible, que le quotient intellectuel moyen augmente et qu'il faut évacuer les contenus mythiques et idéologiques du débat pour adopter une attitude de justice vis-à-vis des enfants.

Les enfants précoces ne doivent payer à l'école le prix de leur précocité mais jouir d'un enseignement qui suive leurs rythmes. Ils doivent ainsi être considérés, au même titre que les enfants plus lents que la moyenne, comme des sujets auxquels le rythme moyen ne convient pas. Aller dans ce sens devrait éviter en grande partie l'échec scolaire, et faire des adultes mieux équilibrés et moins désireux d'écraser les autres.

Si notre réflexion pouvait éclairer nos choix éducatifs, cela consisterait peut-être à ne plus aborder la question de la précocité intellectuelle et de

¹⁸*The Bell curve, Intelligence and Class Structure in American Life*, Free Press/Simon & Schuster, 1994.

l'inégalité des esprits sous l'angle des représentations de l'intelligence, mais de faire le plus grand cas de l'individu. Hors, c'est ce que l'enseignement de masse a le plus de mal à prendre en compte, malgré ses pétitions de principe et, nous l'avons vu, pour des raisons structurelles. Il faut éviter de statuer trop rapidement sur l'intelligence de l'enfant, ne pas sacraliser le QI et permettre avant tout aux individus de se développer chacun à son rythme. Je ne sais pas si la solution du problème est à attendre de la science, en tout cas, elle pourrait sans doute nous apporter une connaissance plus précise du fonctionnement du cerveau, préalable méthodologique à tout discours rationnel sur l'intelligence.